

Textyles

Revue des lettres belges de langue française

64 | 2023

Caroline Lamarche

Caroline Lamarche

L'écriture écosensible de Caroline Lamarche

DOMINIQUE NINANNE

p. 57-70

<https://doi.org/10.4000/textyles.6304>

Texte intégral

- 1 Dès *Le Jour du chien*, la préoccupation écologique constitue « un traversant, une basse continue¹ » de l'œuvre de Caroline Lamarche. Sous forme d'allusions ou de manière plus profonde dans *Nous sommes à la lisière*, l'autrice ne cesse à la fois d'acter le déclin, voire l'extinction, du vivant animal et végétal, et d'en dire l'enchantement intrinsèque.
- 2 Notre lecture de romans et de nouvelles de Caroline Lamarche se situe dans une approche écopoétique de la littérature². Pour rappel, celle-ci interroge, d'une part, ce que le texte littéraire dit de la nature. Comment la nature, le vivant végétal et animal sont-ils représentés ? Que dit le texte de l'expérience du monde sensible ? Problématise-t-il les problèmes écologiques ? D'autre part, l'écopoétique s'intéresse aux choix stylistiques dans lesquels le discours sur la nature prend corps. Ses enjeux sont dès lors d'ordre éthique et esthétique. Rappelant l'évolution profonde qu'est en train de subir le concept de nature, Pierre Schoentjes souligne que « la nature réside dans un rapport³ » et qu'il s'agit avant tout de mettre l'accent sur les liens entre l'humain et la nature, la manière dont celle-ci est vécue. Dans cette perspective, l'hypothèse de ce travail est la suivante : l'écriture de Caroline Lamarche soulève un « nouveau sentiment de la nature⁴ » propre à notre contemporanéité convulsée, qui se dresse à l'encontre de l'idée de séparation entre l'humain et la nature.
- 3 Ce nouveau sentiment de la nature, que Michel Collot désigne sous le terme



d'« écosensibilité », est partie prenante d'une approche du vivant passant avant tout par les sens qui nous ouvrent au vécu, à l'expérience. Michel Collot, dont les travaux s'inspirent de la phénoménologie et intègrent, entre autres, les apports de Maurice Merleau-Ponty, d'Augustin Berque, de Jacques Tassin, de David Abram, voit actuellement se dessiner des pratiques sociales, artistiques et littéraires qui retissent les liens entre toutes les formes du vivant :

[...] l'écosensibilité désigne à la fois une qualité de l'homme et une qualité de son environnement. L'homme est sensible à son environnement en un quadruple sens. Esthésiologique : il le perçoit par tous les sens. Affectif : il le ressent dans son âme et dans son corps. Esthétique : il est réceptif à sa beauté. Éthique : il se soucie de sa fragilité et a conscience de la nécessité de le protéger et de ses responsabilités à son égard et à l'égard des générations futures⁵.

- 4 Il s'agira donc, dans le cadre de cette étude, de mettre en évidence la façon dont l'imaginaire et certaines stratégies d'écriture des romans et nouvelles de Caroline Lamarche s'inscrivent dans les différentes dimensions de cette écosensibilité, en insistant particulièrement sur la mise en œuvre des sens (la sensorialité) et l'interprétation du sensible (la sensibilité)⁶.

Sentir le monde

- 5 Le philosophe Baptiste Morizot pointe une « crise de la sensibilité » au cœur de la crise écologique. À force d'être considéré comme un décor, une surface de projections, une ressource inépuisable, le vivant non-humain est dépouillé de « sa consistance ontologique » :

Quelque chose perd sa consistance ontologique quand on perd la faculté d'y faire attention comme un être à part entière, qui compte dans la vie collective. [...] Par « crise de la sensibilité », j'entends un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant⁷.

- 6 Avant lui, David Adam, se demandant comment la terre s'est tue, a insisté sur le « problème de perception⁸ » de la modernité occidentale, qui contribue à la disparition de la musique du monde. Le constat de la dégradation de la nature, en proie à une « muette asphyxie⁹ », et la mise en relief du lien perceptif entre l'humain et celle-ci innervent les textes de Caroline Lamarche. Ne serait-ce pas, d'ailleurs, la dégradation de ce lien que symptomatise l'acouphène (« cet obstacle entre lui et le monde – un sifflement continu¹⁰ ») du technicien, autrefois musicien, en charge de systèmes d'alarme pour une société de gardiennage, dans la nouvelle « Merlin » ? À rebours d'une perception intellectualisante du monde, l'écriture de Lamarche met l'accent sur le corps et la sensorialité. Faire attention au monde et entrer en relation avec lui, c'est d'abord pleinement le percevoir par le corps et ses sens.

- 7 La vue est le sens communément privilégié. Dans l'imaginaire de Lamarche, nombreux sont les personnages qui observent avec fascination le monde qui les entoure. Le camionneur du *Jour du chien* se présente ainsi comme quelqu'un qui « voit beaucoup plus de choses de la vie qu'un type dans un bureau¹¹ » (« Histoire d'un camionneur ») et qui perçoit et, par là même, ressent avec acuité la souffrance des animaux (le chien errant, les bêtes qui vont être sacrifiées dans les abattoirs) ; d'autres personnages de ce même livre sont particulièrement attentifs aux jeux de lumière dans des saules qui vont être abattus (« Le combat avec les anges »), aux déplacements d'une araignée en train de filer sa toile (« À vélo »), à la beauté d'un chevreuil mis en joue (« Rien à faire »), etc. Une véritable attention implique le respect d'une juste



distance. C'est ce qu'expose la nouvelle « Lin, Clet, Clément, Sixte, Corneille et Cyprien », qui met en tension l'observation tranquille et aimante de la nature dont fait preuve le fermier Ignace et le désir excessif d'enfants de voir l'intérieur d'une fourmilière. En quelques minutes, ils détruisent en effet le travail de générations de fourmis qui « aux yeux des humains [...] était passé inaperçu » (NSL, p. 87).

- 8 Les descriptions de lieux de vie, d'éléments végétaux, d'animaux sont relativement brèves et concrètes. Elles sont le fruit du regard de personnages saisissant des éléments particuliers du monde sensible, dans leurs nuances et mouvements ténus, qui ne font habituellement pas partie de l'attention collective. À titre d'exemple, le « regard » de Sophie qui « pleure [...] les saules » (JC, p. 36) se porte avec fascination et épouvante sur le détail des entailles qui leur sont faites. La remémoration de la lumière de l'été projetée sur les arbres en train de disparaître témoigne de son ouverture à la beauté du sensible :

Je voyais. Cette lumière dorée, souple, soyeuse, que confère à l'herbe, aux pierres, à l'air même, un rayon de soleil dans le feuillage des saules têtards, cette lumière basse, triomphante par son humilité même, humaine par sa tendresse, aucun autre arbre ne l'autoriserait. (JC, p. 35)

- 9 Sophie est portée par un émerveillement qui, pour reprendre les mots de Michael Edwards, est issu d'une « réceptivité de l'être » attentif à la réalité extérieure, tendu vers la révélation de « ce que pourrait être le monde si nous le vivions à une autre profondeur¹² ». Belinda Cannone, qui a aussi écrit un essai sur l'émerveillement, recourt au terme de « surprésence » pour, d'une part, se référer à « la capacité de se tenir dans un état de présence extrême au monde » et, d'autre part, désigner l'éclat même du familier, de l'ordinaire, qui ainsi perçu atteint une « présence considérable¹³ ». Dans la description ci-dessus, la synesthésie, l'anthropomorphisation qui, loin de toute perspective anthropocentrique, fait participer l'humain à l'interprétation de ce qui est contemplé, l'impression de lenteur due à la longueur de la phrase, au louvoisement de la syntaxe et à la recherche adjectivale contribuent au déploiement de cette surprésence comme disponibilité de l'humain au monde (un regard qui est voyance) et consistance du sensible perçu. L'écriture poétique de la surprésence de Caroline Lamarche, dans son « attention extrême à chacun des mots et à leur assemblage » empêchant une lecture précipitée, invite le lecteur à « s'arrêter devant le réel¹⁴ », à le considérer dans son épaisseur et à saisir l'émotion qu'il suscite. Ici, l'émerveillement de la narratrice envers une abeille « pisteuse de lumière¹⁵ », qu'elle associe à sa mère récemment décédée, s'inscrit dans la forme poétique de l'ode, choisie pour clore *La Fin des abeilles*. Il tient de l'hommage rendu à l'insecte, de la présence profonde du sensible condensée dans des images visuelles, touchant à la forme, à la texture, à la couleur, et de l'ouverture du réel vers le métaphysique :

Le miel, fil d'ambre et d'or... Ah ! coule miel

Coule et que veille

Sur le jardin des morts

L'abeille. (FA, p. 198)

- 10 Dans *Nous sommes à la lisière*, l'observation de la nature est couplée à une sensorialité, tout en finesse, sonore. Certains personnages, tels la fillette et le démolisseur de « Mensonge », les femmes de « Merlin » et de « Rudi », font preuve d'une réelle acuité auditive. L'homme chargé d'abattre le lieu de vie qu'est le manège, pour faire place à une autoroute, trouve du réconfort dans l'écoute et l'observation de la



terre et du cosmos : « J'écoute le vent, ou la pluie, je regarde la lune pour oublier que j'ai de la démolition plein la tête, plein les membres [...]. » (NSL, p. 59) Dans cette citation tirée de « Rudi », la mise en relation des bruits de l'écureuil avec ceux d'autres animaux, par le juste choix des substantifs et adjectifs, rend sensible la manifestation sonore de l'animal considéré dans son altérité et dans son individualité : « Il [L'écureuil] semblait imiter toutes sortes de cris, pépiements brefs du merle, stridulation de la cigale, crécelle d'un oiseau inconnu, avec une virtuosité insatiable. » (NSL, p. 156)

- 11 Le souci esthétique de la langue que cultive Caroline Lamarche soutient l'émerveillement suscité par l'inattendu, la multiplicité, la beauté du vivant. L'autrice recourt elle-même à ce terme d'« émerveillement », en expliquant que s'il est impossible de prétendre atteindre la pensée animale, il est toutefois loisible de voir et de connaître l'animal en faisant preuve d'une disposition d'ouverture accueillant une exceptionnalité insoupçonnée :

On tourne autour, on observe, on se lève à cinq heures du matin pour surprendre le chevreuil ou le renard, on demeure dans l'émerveillement face à une grâce qui nous dépasse, en même temps on lit des livres, on interroge des ornithologues, des forestiers, des scientifiques, et peu à peu on apprivoise les mystères de la vie animale¹⁶.

- 12 La sensibilité olfactive, moins prégnante dans les textes, ressort dans « Mensonge » : la narratrice ne supporte pas l'odeur des hommes et « n'aime que celle des chevaux, qui est puissante mais si douce » (NSL, p. 51) et c'est aussi l'odeur vitale du cheval, qui contraste avec celle des plâtras, que le démolisseur apprécie. La peau, enfin, reçoit l'empreinte du vent, de l'air, du soleil. Le mouvement permet le corps-à-corps avec le monde naturel : la marche à travers la campagne ou la montagne, particulièrement présente dans *L'Ours*, ou la baignade en mer, décrite dans « Un petit parasol piqué dans la crème fraîche » (JC). Le mouvement est celui aussi des mains qui se saisissent du réel. Dans *Nous sommes à la lisière*, nombreuses sont les références aux gestes concrets de soin apportés aux animaux de « Frou-Frou », « Mensonge » (la narratrice a refusé d'apprendre à monter le cheval, préférant s'occuper de lui avec le palefrenier) ou encore « Ulysse », aux gestes qu'exige le travail de la terre, dans « Lin, Clet [etc.] », et la conservation des arbres, dans « Merlin ». Le toucher est important aussi dans *La Fin des abeilles*, où sont décrites les tâches requises par l'apiculture et le bouturage des géraniums auxquelles s'adonne le personnage de la mère (presque aveugle), qui d'ailleurs a planté deux mille arbres au cours de sa vie. En contrepoint, le recours à l'ironie permet de critiquer un pseudo-retour à la nature des citadins, ignorant du travail laborieux et prosaïque qu'implique le soin aux animaux – c'est ainsi la robe toujours crottée des chevaux du ranch de Charles Bronson, lui-même entouré de détritrus, dans « Lin, Clet [etc.] ».

- 13 Comme le note encore Michel Collot, l'humain n'a « accès à la nature qu'à partir d'un point de vue subjectif et d'un lieu : elle n'a de sens et de prix que pour une personne et/ou une collectivité, située quelque part¹⁷ ». Celui ou celle qui perçoit assume, en général, la narration et la préférence de l'autrice pour l'autodiégèse, qu'a soulignée Louise Van Brabant, est particulièrement pertinente dans « la représentation équilibrée de vivants de natures distinctes¹⁸ ». Quant au lieu, *Le Jour du chien*, *Karl et Lola*, *Dans la maison un grand cerf*, *Nous sommes à la lisière*, *La fin des abeilles*, *Mille arbres* ne cessent, par petites touches, de faire allusion à la dégradation des espaces naturels et à l'inexorable agonie qu'y subit le vivant : l'urbanisation, la « bétonisation », l'illumination à outrance des milieux naturels, l'abattage des arbres, l'usage des pesticides et des herbicides entraînent la raréfaction de certains animaux (les lucioles,



les abeilles, les hirondelles et d'autres oiseaux migrateurs sont régulièrement mentionnés, outre les machaons, les renards, les hérissons, etc.).

- 14 Le concret domine les descriptions, qui croquent souvent des espaces restreints, comme celui de l'aire de ponte d'une poule d'eau dont les alentours sont rasés par des ouvriers municipaux et laissés ainsi à la vue des prédateurs (« Frou-Frou »). L'autrice évoque par ailleurs de vastes espaces de notre modernité globalisante tels des autoroutes, des abattoirs, des supermarchés et leurs parkings démesurés, autant de non-lieux, au sens de Marc Augé, dépourvus de tout lien personnel, ne produisant en fait que de la « contractualité solitaire¹⁹ ». L'effondrement du vivant dans ces espaces uniformes va de pair, pour l'humain, avec l'amoindrissement de son expérience sensible et un rapport désincarné au monde naturel, dont l'imaginaire de Lamarche exprime la nostalgie. L'autrice pose un lien fort entre la perte de la diversité naturelle et la perte de la diversité culturelle et linguistique. Comme le montre en effet ironiquement *Karl et Lola*, dans un monde globalisé, l'extinction du vivant se traduit aussi par un appauvrissement du langage le désignant et la domination d'un langage consacrant les objets :

Un magasin merveilleux venu du Nord, des terres scandinaves, a surgi dans tout le pays, aux abords des villes, là où, auparavant, s'étendaient prés et bois. Le parking est si grand, si plein d'autos rutilantes, que la sensation oubliée du grand vent dans les arbres et du froissement de l'herbe sous le poids des corps y surgit par contraste, comme une réminiscence des samedis d'antan, quand les samedis existaient hors des magasins de grande surface. Chaque végétal, chaque insecte, chaque oiseau avait alors un nom connu des amoureux, chaque essence de bois trouvait alors sa place dans le concert varié des arbres.

Laisvi, Henriksdal, Bror, Bekväm, Kristian, Jussi, Norden, Respekt, Allians, Förby, Frösön, Arjäng, Harbro, ici chaque meuble a un nom. (*KL*, p. 92)

- 15 Dans *Nous sommes à la lisière*, plusieurs listes ou inventaires énoncent les menaces qui pèsent sur le vivant, énumèrent les espèces qui sont en train de disparaître, établissent des priorités à assurer (des milieux à développer, des éléments végétaux, des animaux à réintroduire à l'avenir) et, même, individualisent les bêtes (ainsi, les fourmis de la nouvelle « Lin, Clet [etc.] », désignées par des noms de saints). Cette liste d'oiseaux en voie de disparition fait le pendant de la liste de meubles préfabriqués : « fauvelles à tête noire, tarins des aulnes, pouillots fitis, linottes mélodieuses, mésanges nonnettes, bergeronnettes à longue queue, sittelles, bouvreuils, pinsons du Nord » (*NSL*, p. 29-30). L'expression du cumul fait écho à l'urgence du discours écologique contemporain, qui ne cesse d'inventorier ce qui se perd et d'établir des mesures à prendre face aux désastres environnementaux. Il nous semble aussi fonctionner comme appel litanique à la mémoire, effort ultime de l'humain pour se raccrocher au réel en train de disparaître. Dans *L'Asturienne* d'ailleurs, le père de la narratrice « devait sa passion des archives au chagrin d'être né sur une planète en voie d'extinction.²⁰ » Enfin, nommer précisément, lister participent de cette écriture de la surprésence, qui rend exceptionnelle la richesse de la langue et du vivant.

- 16 Aux antipodes des non-lieux, l'autrice décrit des espaces où l'humain renoue avec le vivant. Dans *Mille arbres*, son dernier livre, destiné au jeune public, la lutte contre la construction d'une autoroute est menée depuis le tilleul dominant une forêt communale dont les riverains s'occupent depuis des siècles. Cet « arbre-bateau » où deux enfants ont construit une cabane, comparé dans la postface à une ZAD en miniature, n'est pas présenté comme un lieu de repli. Il ouvre, au contraire, à une ample perception visuelle du paysage menacé : « Mais moi, je voyais. Notre belle vallée. Les collines encore si vertes. Le ruban argenté de la rivière. Le ciel dessus, tout frais entre les branches²¹. »



Cet espace arborescent qui émerveille, par ailleurs, révèle un lien des enfants à la nature plus que symbolique puisqu'ils s'y sont véritablement attachés (noués à une corde pour ne pas tomber). Ces dimensions de la cabane de *Mille arbres* rejoignent le motif de la cabane comme résistance écologique que défend Marielle Macé :

[...] pour imaginer des façons de vivre dans un monde abîmé, il faut avant tout recréer les conditions d'une perception élargie. C'est l'élargissement qu'il y a à habiter, c'est dans l'élargissement que l'on a à bâtir [...]. Élargir en effet ce n'est pas seulement agrandir, mais nouer, renouer : de quoi veux-tu t'entourer, à quoi te lier, dans quoi t'immerger²² ?

17 La spatialisation de la relation de l'humain avec le vivant est particulièrement évidente dans *Nous sommes à la lisière*, et ce dès le titre qui peut être compris comme espace où se rencontrent et se lient les humains et les bêtes²³. La dimension sensorielle de la description des espaces de ce livre est, ici aussi, à relever. Le tapis du salon ou la pelouse sur lesquels se coucher aux côtés de la cane dans « Frou-Frou », le matelas sur lequel jouer avec le chat dans « Tish », la peau du cheval, « un tapis de poils courts et doux, un creux naturel où trouver exactement sa place » (*NSL*, p. 61) et le « creux de feuilles mortes bien sèches » où dormir dans « Mensonge », « le ventre bienveillant d'une vache » (*Ibid.*, p. 104) contre lequel rêver se blottir dans « Ulysse » constituent de véritables micro-espaces, planes ou creux, appréhendés par le sens du toucher, où s'étendre ou se réfugier. Ces places bienfaisantes qu'ont trouvées ou imaginées les personnages se fondent sur la proximité, le partage entre l'humain et le vivant non-humain.

18 En somme, l'expérience sensible, à laquelle Caroline Lamarche donne une réelle consistance par l'écriture, « conduit à un consentement de *l'être avec*, d'un aller au-devant d'un autre être que soi », pour reprendre les mots de Jacques Tassin²⁴. L'attention émerveillée à la terre, au cosmos, à tout vivant, porte en elle la reconnaissance d'une altérité avec laquelle entamer une relation.

Ressentir le monde

19 Collot rappelle, à la suite de Merleau-Ponty et d'Abram, que « l'homme appartient à la chair du monde par son corps, dont les frontières sont poreuses à son environnement²⁵ ». Certains textes de Caroline Lamarche mettent en évidence une identification malade, à la fois physique et psychique, des humains à la nature en souffrance. On pourrait même parler d'un corps commun, d'une chair collective entre certains personnages de l'autrice et le sensible. Le corps voûté de Sophie, qui s'oppose à l'abattage des saules, semble porter en lui l'atteinte à la nature, remarque le prêtre : « [...] elle mimait, par son attitude, celle des saules que l'on entaillait par le milieu et qui se penchaient doucement, mourant avec la discrétion des êtres proches de la terre » (*JC*, p. 37). Dans *Karl et Lola*, le dégoût qu'éprouve Karl pour la table Ikéa qu'il est incapable de monter et l'idée même de devoir retourner au magasin s'immiscent dans le corps du personnage, en proie à de violentes nausées.

20 Par ailleurs, des affects empreints de négativité, comme la peur, l'irritation, l'indignation et la colère, voire la révolte, sont provoqués par le constat du saccage environnemental. À des degrés divers, une mélancolie²⁶ surgie de la conscience du ravage du monde naturel habite tous les personnages qui en sont soucieux, ce que la narratrice de « Merlin » verbalise explicitement :



Je m'assieds sur une chaise, me laisse tomber plutôt car tout à coup je pense avec accablement à notre planète en souffrance – oui, c'est le mot, ils souffrent tous,

l'étang, les arbres, les insectes et les bêtes, comment en sommes-nous arrivés là ?
 [...] J'attends que cet homme [...] me parle encore de son ouïe blessée, de cet
 obstacle entre lui et le monde – un sifflement continu – pour que je puisse
 comprendre notre innocence perdue, la fin de l'époque enchantée où nous
 croyions la nature éternelle. (NSL, p. 150-151)

- 21 Cette mélancolie, explique l'autrice, est avivée par la prise de conscience d'autres pertes puisque le déclin de la nature est aussi la fin de son pouvoir d'enchanter et de consoler l'humain :

[...] la nature console et [...] sa destruction ravive le souvenir d'une injustice déjà subie. Il y a un lien entre sensibilité environnementale et mélancolie, parente de la lucidité et du courage (cfr « Melancholia » de Lars von Trier, ce film pré-apocalyptique). Surtout quand s'y greffe un autre trauma, une autre guerre : tout ce que nous avons aimé, qui nous a fait rêver dans la nature de notre enfance, a pratiquement disparu en une génération²⁷.

- 22 Les puissantes affinités tissées entre les personnages et le vivant non-humain reposent sur la sympathie, l'empathie, la compassion²⁸. L'intelligence animale est pleinement reconnue²⁹ et même le végétal arborescent est une altérité à considérer comme égale, sur laquelle veiller – c'est ainsi le garde forestier de « Merlin » qui « parle des arbres comme de personnes vivantes » (NSL, p. 142) et se préoccupe de leurs blessures. Le côtoiement des bêtes, fût-il fugace, apporte aux humains de la compagnie et de la complicité, du réconfort, de la joie, des exemples de résilience. Ces émotions, même les négatives, constituent autant de liens qui rattachent l'humain à la nature, ce que ne fait pas la raison moderne, observe Michel Collot³⁰.

- 23 Il convient, une fois encore, de revenir sur l'importance de la sensorialité dans l'œuvre de Caroline Lamarche. David Adam, relisant *La Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty, insiste sur le fait que le monde naturel est actif, animé, qu'il a une « capacité à entrer en rapport actif avec nous, à provoquer nos sens³¹ ». L'expérience sensible potentialise le nouage étroit entre l'humain et le vivant, associant « l'intérieur et l'extérieur, le corps et l'esprit, le réel et l'imaginaire³² ». Le sentiment de la merveille, produit par les sensations qu'active la nature, est porté à son incandescence dans « Mensonge ». Au sein de l'espace nocturne de la forêt, au gré du bercement du cheval, les sens de l'enfant s'affûtent ensemble, à tel point que l'extérieur perçu par les sens s'intègre profondément dans son corps, sa conscience, sa mémoire :

À cheval, l'œil pénètre plus haut et plus loin, l'oreille s'aiguise, et puis on est deux au lieu d'un. Du coup le chant des oiseaux est plus fin, les froissements d'herbe plus délicats et les dernières pommes sauvages luisent d'un éclat fantastique. Un animal comme Mensonge transporte la forêt à l'intérieur de soi, on en devient *invulnérable*, aurais-je dit si j'avais réussi à trouver ce mot-là.

« Son nom, c'est à cause de l'amour », ai-je finalement ajouté. (NSL, p. 69)

- 24 Le vivant que perçoit intensément la fillette la sollicite, pénètre en elle et la mène au-delà de sa propre personne. L'émerveillement tient de l'expérience de quelque chose de magique, de sublime ; mouvement vers l'autre, amour, il entraîne aussi une sorte d'augmentation ou d'élargissement de la subjectivité de celui ou celle qui se saisit de la surprésence du vivant. Ce lien très fort au monde nous semble pouvoir être rapproché de ce que Sandrine Willems appelle la « reliance », une grâce faite d'« instants où l'on ne se sent plus séparé, où l'on est en intimité avec le monde, où l'on sent que du monde on ne peut plus sortir » ; pour l'humain, la reliance prend la forme de l'amour, mais celui-ci, s'il se coupe de ce fond inhumain, « se rétrécit, se dessèche, et finit par périr³³ ».



Conclusion

- 25 Dans les entretiens qui ont suivi la publication de *Nous sommes à la lisière*, Caroline Lamarche distingue nettement son engagement écologique comme citoyenne³⁴ de sa pratique d'écriture et se défend de l'idée selon laquelle l'écologie serait pour elle « un "sujet littéraire" [...] plus "légitime" que d'autres³⁵ ». La frontière entre l'engagement citoyen et l'écriture est cependant poreuse.
- 26 Comme le soulignait Michel Collot, l'écosensibilité recouvre une dimension éthique de responsabilisation de l'humain à l'égard de la nature, du vivant non-humain. Il conviendrait, pour examiner cet aspect de l'œuvre de Caroline Lamarche, d'approfondir par exemple le recours à l'ironie dans la dénonciation du saccage du vivant, des contradictions de la globalisation, des travers d'un pseudo-retour à la nature ou d'une soi-disant protection des animaux, ces derniers ne faisant en fait que renforcer le dualisme culture / nature de l'ontologie naturaliste. Les questions de l'activisme et du rôle donné au collectif³⁶ pour repenser la responsabilité humaine envers la vie pleine du vivant et la résistance à son anéantissement mériteraient aussi d'être examinées.
- 27 Notre approche s'est centrée sur tout un travail d'écriture qui s'ajuste à l'expérience sensible, corporelle et affective de l'appréhension du vivant. Par des images sensorielles qui s'enracinent dans le concret et en révèlent la profondeur, Caroline Lamarche donne une consistance accrue aux lieux, aux vivants animaux et végétaux et aux liens actifs qui se tissent entre ceux-ci et les humains. La surprésence du monde sensible vécu avec émerveillement, mais aussi un profond désarroi, tient d'une langue au souci esthétique évident tout au long de l'œuvre. L'empreinte de l'urgence environnementale se manifeste particulièrement dans *Nous sommes à la lisière* et est marquée par des choix stylistiques comme la nomination et les formes énumératives.
- 28 L'émerveillement que cultive Caroline Lamarche dans son écriture fait (res)sentir comme exceptionnel ce qui, souvent, par méconnaissance, indifférence, habitude, passe inaperçu. L'autrice invite dès lors le lecteur à se sentir relié au vivant non-humain, au cosmos, à la terre, à se sentir y appartenir et à se sentir, d'une certaine manière, « élargi », pour reprendre le terme qu'utilise Marielle Macé. Face au tragique de la crise écologique et de tous les affects négatifs que la conscience de celle-ci engendre, l'émerveillement fait le pari du possible. C'est ce que soutient Baptiste Morizot, qui propose de politiser l'émerveillement, c'est-à-dire d'« en faire le vecteur de luttes concrètes pour défendre le tissu du vivant, contre tout ce qui le dévitalise³⁷ ». En ce sens, l'écriture écosensible de Caroline Lamarche, qui affirme d'ailleurs aussi que « l'enchantement est le plus puissant moteur de lutte » et que « l'art a un rôle puissant à jouer pour la réenchanter³⁸ », est une forme d'engagement à même de mobiliser l'imaginaire.

Notes

1 Van Brabant (Louise), « Entretien avec Caroline Lamarche », dans *Revue générale*, n° 2, hiver 2019, p. 27-38. Disponible sur : <https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/254235/1/RG%20Hiver%202019%20-%20202%20-%20202%20-%20Dossier%20-%20Entretien%20Caroline%20Lamarche%20%282%29.pdf> (dernière consultation le 30 mai 2023).

2 Nous renvoyons à l'essai de Schoentjes (Pierre), *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, 2015.

3 *Ibid.*, p. 34.



4 Expression qui fait référence au titre de l'essai de Collot (Michel), *Un nouveau sentiment de la nature*, Paris, Éditions Corti, coll. Les Essais, 2022.

5 *Ibid.*, p. 59.

6 « Le *sensible* est la qualité de ce qui peut être perçu par les sens. [...] est *sensoriel* ce qui relève des organes permettant la mise en œuvre des *sens*. La *sensibilité* vient en aval du processus de perception du *sensible*. Elle est une faculté psychologique de captation et d'interprétation des émanations *sensibles* " drainées " par les *sens*. » [Tassin (Jacques), *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob, 2020, p. 32]

7 Morizot (Baptiste), *Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes Sud, 2020, p. 17.

8 Abram (David), *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens* [1996], traduit de l'anglais par Didier Demorcy et Isabelle Stengers, Paris, Éditions de la Découverte, 2020, p. 85.

9 Lamarche (Caroline), *Karl et Lola*, Paris, Gallimard, 2007, p. 57. Dorénavant, *KL*.

10 Lamarche (Caroline), *Nous sommes à la lisière*, Paris, Gallimard, 2019, p. 151. Dorénavant *NSL*.

11 Lamarche (Caroline), *Le Jour du chien* [1996], lecture de Daniel Arnaut, Bruxelles, Éditions Luc Pire, coll. Espace nord, 2008, p. 9. Dorénavant, *JC*.

12 Edwards (Michael), *De l'émerveillement*, Paris, Fayard, 2008, positions 4091 et 4110. Format Kindle.

13 Cannone (Belinda), *S'émerveiller*, Paris, Stock, 2017, p. 112. Format Kindle.

14 *Ibid.*, p. 137.

15 Lamarche (Caroline), *La Fin des abeilles*, Paris, Gallimard, 2022, p. 198. Dès à présent, *FA*.

16 Van Brabant (Louise), « Entretien avec Caroline Lamarche », *op. cit.*

17 Collot (Michel), *Un nouveau sentiment de la nature*, *op. cit.*, p. 78.

18 Van Brabant (Louise), « Être traversé-e : réflexions écologiques dans l'œuvre de Caroline Lamarche », dans *L'Esprit libre*, 26 juillet 2021. URL : <https://revuelespritlibre.org/etre-traversee-reflexions-ecologiques-dans-loeuvre-de-caroline-lamarche> (dernière consultation le 30 mai 2023).

19 Augé (Marc), *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 119.

20 Lamarche (Caroline), *L'Asturienne*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2021, p. 49.

21 Lamarche (Caroline) et Deschamps (Aurélia), *Mille arbres*, Bruxelles, Cotcotcot éditions, 2022, p. 52. Format iBooks.

22 Macé (Marielle), *Nos Cabanes*, Lagrasse, Éditions Verdier, 2019, p. 77-78.

23 « [...] les animaux dont je parle sont semi-sauvages, ils vivent "à la lisière" du monde des humains, ils croisent nos territoires discrètement. » [Van Brabant (Louise), « Entretien avec Caroline Lamarche », *op. cit.*]

24 Tassin (Jacques), *Pour une écologie du sensible*, *op. cit.*, p. 54.

25 Collot (Michel), *Un nouveau sentiment de la nature*, *op. cit.*, p. 62.

26 On pourrait recourir aussi au terme de solastalgie, forgé par Glenn Albrecht en 2003, pour désigner la souffrance psychique provoquée la perception des changements survenus dans l'environnement du sujet.

27 Buekens (Sara), Lamarche (Caroline), « La nouvelle comme lieu de rencontre. Entretien de Caroline Lamarche avec Sara Buekens autour de *Nous sommes à la lisière* », dans *Literature.green*, juin 2019. URL : <https://www.literature.green/la-nouvelle-comme-lieu-de-rencontre-2/> (dernière consultation le 30 mai 2023).

28 Ce qu'expose l'épigraphe de « Merlin », une citation de Marguerite Yourcenar : « Jusqu'à ce qu'il étende le cercle de sa compassion à toutes les créatures vivantes, l'homme lui-même ne trouvera pas la paix. » (*NSL*, p. 141)

29 Soulignons à ce propos que l'autrice connaît très bien les travaux de l'éthologue Vinciane Despret (dont, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, 2012). Elles ont dialogué ensemble le 30 mars 2019 à Passa Porta (captation de la rencontre disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=QlG3Bj9Ryy8>, dernière consultation le 30 mai 2023).

30 Collot (Michel), *Un nouveau sentiment de la nature*, *op. cit.*, p. 66.

31 Abram (David), *Comment la terre s'est tue*, *op. cit.*, p. 78.

32 Collot (Michel), *Un nouveau sentiment de la nature*, *op. cit.*, p. 94.



33 Willems (Sandrine), *Devenir oiseau. Introduction à la vie gratuite*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2018, p. 153-154.

34 Nous renvoyons à la section « Luttés solidaires » de son site officiel (<https://carolinelamarche.com/contributions-2/luttés-solidaires/>).

35 Propos de l'autrice dans Buekens (Sara), Lamarche (Caroline), « La nouvelle comme lieu de rencontre. Entretien de Caroline Lamarche avec Sara Buekens autour de *Nous sommes à la lisière* », *op. cit.*

36 Par exemple, les trios bienveillants relevés par Dubois (Jacques), « Les mains dans les poches : Caroline Lamarche (*Nous sommes à la lisière*) », *Diacritik*, 21 janvier 2021. URL : <https://diacritik.com/2021/01/21/les-mains-dans-les-poches-caroline-lamarche-nous-sommes-a-la-lisiere/> (dernière consultation le 30 mai 2023).

37 Morizot (Baptiste), « Politiser l'émerveillement et armer l'amour du vivant », dans *Socialter*, n° 9 (hors-série), 2020, p. 6-9. URL : <https://www.socialter.fr/article/baptiste-morizot-politiser-l-emerveillement-et-arter-l-amour-du-vivant> (dernière consultation le 30 mai 2023).

38 Propos de l'autrice dans Buekens (Sara), Lamarche (Caroline), « La nouvelle comme lieu de rencontre. Entretien de Caroline Lamarche avec Sara Buekens autour de *Nous sommes à la lisière* », *op. cit.*

Pour citer cet article

Référence papier

Dominique Ninanne, « L'écriture écosensible de Caroline Lamarche », *Textyles*, 64 | 2023, 57-70.

Référence électronique

Dominique Ninanne, « L'écriture écosensible de Caroline Lamarche », *Textyles* [En ligne], 64 | 2023, mis en ligne le 15 décembre 2023, consulté le 19 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/6304> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/textyles.6304>

Auteur

Dominique Ninanne
Universidad de Oviedo

Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

